

Ploc i

La revue du haïku



N° 21 – Janvier 2011

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr



SOMMAIRE

Note éditoriale		3
Haïbun :		
De part et d'autre	Brigitte Briatte	5
Une journée à la campagne	Carole Kahn	9
L'Île Notre Dame	Claire Gardien	10
Haïku		13
Instants choisis		19
Haïku, Adrien Pelletier (*)		
Senryû		22
Renku : les raisins sont mûrs		25
Un petit tour chez les Anciens		28
Bashô (*)		

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Olivier Walter

Encres de Delphine Charlotte

(*) Commentaires en prose poétique, Olivier Walter

Note éditoriale

Ce numéro de revue propose un thème libre. Il est intéressant de donner quelquefois cette latitude aux auteurs. La possibilité d'écrire des tercets ou des haïbun sur le sujet de son choix apporte de la liberté à la liberté. Non pas que la contrainte du thème imposé soit inhibitrice ! On sait qu'elle permet de poser son attention sur un objet de conscience, sur une manifestation ou une expression du monde à laquelle on n'aurait peut-être pas songé auparavant. L'obstacle apparent peut se transformer en tremplin et devenir source de stimulation et de découverte.

Toutefois, le thème libre suscite une difficulté et une exigence autres : se trouver en face de soi-même et se laisser saisir par un penchant naturel. Dès lors, le choix implique une liberté synonyme de responsabilité. Là se situe sans doute l'empan du plaisir et plus loin encore, celui de la joie.

Se laisser l'espace de dire ou d'écrire ce qui nous chante, c'est lever la tête autrement et se reconnaître chanteur d'un espace épargné : dans cette possibilité d'être, on puise tant de force que le besoin d'être pèse à peine...

Nombre de textes laissent entrevoir une certaine distance. Dans ce cercle qui ne se ferme pas, il est un endroit où se parle, sans les choses, ce qui est parfois la langue des choses...

OW



Haïbun

De part et d'autre

matin d'été,
tous les bleus de l'azur
au rendez-vous

Imaginez la campagne de la Creuse. Champs de blé, bosquets, pâturages.
Marche une dame qui a dû se préparer à ce 15 août depuis plusieurs jours.
Personne d'autre sur ce chemin de terre.

silence du ciel –
à la poursuite d'un nuage
deux ou trois oiseaux

Elle porte des vêtements soignés et de discrets bijoux en or. Sans doute s'est-elle rendue chez la coiffeuse, la veille de sa visite ici. Ses escarpins semblent neufs. Elle veut être belle, puisque aujourd'hui, comme tous les 15 août depuis longtemps, c'est le jour où elle se met spécialement en fête. Il est vrai que cette dame va enfin la revoir, celle qui l'a quittée à l'âge de vingt-deux ans, presque du jour au lendemain, en lui disant seulement qu'elle avait trouvé sa voie.

devant les yeux
l'horizon lumineux
- se laisser guider

Elle avance donc avec détermination le long des haies, sans prendre le temps de se reposer un moment sur l'un des bancs installés sous les marronniers. En contrebas, on entend la rivière.

des ombres glissent
aux côtés de son ombre
- petits pas

Soudain, d'austères bâtisses médiévales, blotties les unes contre les autres derrière de hauts murs de pierre.

des fumées légères
s'élèvent d'un four à pain
- la terre si chaude

La voyageuse se hâte à la vue du portail qui permet de pénétrer dans une cour d'entrée. Elle se tord un peu les pieds, mais ne ralentira pas pour autant. Elle traverse : autour d'elle, sons feutrés et présences furtives. Elle semble plutôt à l'aise dans cette ambiance et entre dans un bâtiment en retrait, long et étroit, où quelques vitraux filtrent les rayons du soleil. Aucune hésitation pour se diriger, cela fait plus de dix ans qu'elle emprunte chaque année le même trajet, à la même date.

Imaginez qu'elle s'installe ensuite sur une chaise contre un pilier de marbre, au sommet duquel un bas-relief sculpté offre un visage impassible. Elle ne

parle pas à ses rares voisins de l'allée centrale et veille à ne pas faire de bruit en tournant les pages de son livre. Quand elle s'assied, c'est avec délicatesse. Elle perçoit alors les battements de son cœur mais se retient de laisser paraître l'émotion qui la gagne. Elle ne chuchote pas quelque prénom. Aucun signe de la main. Elle sait seulement qu'elle va pouvoir dévisager celle qu'elle aime tant, et que rien ne ternira ce moment-là, fût-il d'une dizaine de minutes.

Tintement de cloche, signal de l'instant attendu. Chacun se lève en même temps de sa chaise. Elle aussi, les yeux tendus vers un recoin plutôt obscur, à l'écart des chaises de l'allée centrale, là où l'on distingue derrière une grille de chêne une dizaine de femmes entièrement vêtues de noir.

mille ans d'âge –
sur la pierre nue
aucun signe de vie

Ses yeux s'embuent. Elle se dépêche de tamponner avec son mouchoir les larmes qui s'échappent. Elle ouvre son sac pour en sortir des jumelles. Ses mains tremblotent pendant qu'elle les ajuste à sa vue. Elle les oriente vers la grille en chêne.

La voilà immobile à présent : elle fixe le voile noir qui encadre le visage aimé, occupé à fredonner de douces paroles tout en levant les yeux. La dame a reconnu sa fille au milieu des autres voiles noirs à peine visibles.

Les chants font place aux prières. Et les prières au silence. Dans la pénombre de la chapelle, les silhouettes s'éclipsent, unies dans un même mouvement.

nuages sombres,
l'air s'alourdit
en un instant

La visiteuse range la paire de jumelles au fond de son sac, déposant un baiser sur leur étui de velours. Elle a soudain froid et désire retrouver la clarté au plus vite.

Retour vers la ville.

Il lui reste toute une année à espérer le visage de sa fille.

caillouteux
deux longs chemins
sans carrefour

Brigitte Briatte

Une journée à la campagne

Au matin nous laissons derrière nous la ville baignée de bruits. Le train traverse à grande vitesse empêchée les plaines enneigées. Quelle joie tranquille, de trouver en hiver notre maison d'été

Les bruits sous la neige
Au bout du monde et du temps
Notre maison

Les arbres dénudés nous laissent voir le lac gelé derrière l'abri de la fenêtre : on ira patiner !
Les arbres se ploient en danses folles sous les bourrasques. les craquements du bois sont des plaintes, mais ce n'est pas la nature, qui nous parle dans ses murmures et ses gémissements, c'est nous qui guettons les mémoires de notre état premier

Chuchotis des arbres
La bise emporte nos vies
Comme des virgules

On patine en riant sous le ciel jaune, puis gris, puis noir. Quand l'ombre efface les ombres au-dehors, il est temps de se tourner vers l'intérieur

La lampe discrète
Tintements de vaisselle
Et déjà c'est demain

Carole Kahn

L'Île Notre-Dame

(décembre 2010 - Janvier 2011)

« *Impétueuse, vigoureuse, furibonde* », telle l'ont décrite le sanskrit sous la forme d' « isarôh », puis, l'indo-européen et le celte avec « isarôs ».
Elle a déferlé sans être attendue les six et sept janvier 2011, depuis Chimay où elle prend sa source. Chimay, Hainaut belge limitrophe avec la Thiérache de l'Aisne, avec Hirson et ses hameaux, ses prés, ses bocages, ses pommiers, ses sentiers de randonnée, ses forêts profondes, ses étangs, ses cingles plongeurs, ses couleuvres, ses agneaux et chevaux. Thiérache verte, ou encore Pays des Trois Rivières (l'Oise, le Gland, le Ton). Son lit, dessiné depuis des lustres, boursoufflé par un début de fonte des neiges l'a laissée glisser entre ses rudes terres boisées.

mâchicoulis

..... l'ignorance du « su » du « tu »...

.....crue.....

redoutable ?

De mémoire collective, tous le savaient. Il lui arrive, la coquine, de prendre ses jambes à son cou et de sauter les haies du bocage. Les hommes, pourtant, ont ménagé de petites écluses ici et là, un barrage à Proisy. Mais, la canaliser ? Elle n'a jamais accepté ! Personne ne sait ! On en rit, on en pleure. Que faire contre les éléments ? Bon gré, mal gré, ils veulent avoir raison de l'homme. Il assume et tente de lâcher son brin d'humour.

Il n'est guère que « futilité ».

sur « La Coulée Verte »

le plus gros mangeur de Maroilles

n'y verra que du feu

Début décembre, une chute de neige clôt un automne à la douce odeur de tilleul. Balayages intensifs, nouvelles chutes. A chaque jour, une autre fournée blanche. Déblayage, gyrophare bleu. Soixante centimètres ? Plus ? La vision d'un Noël blanc se précise, se confirme... Il fait de plus en plus froid, neige sur verglas, verglas sur neige... La belle poudreuse, la fine de fine se tasse. Les déneigeuses rongent leurs freins, le sel manque.

devant chaque maison

les trottoirs s'habillent ... des cônes

de neige d'un étage !

Trente ans, peut-être, de Noël sans neige, de Noël de pluie, de jacinthes noyées. Enfants joyeux, joues rouges, des luges pour Noël et des chaperons rouges !

hommes de paille
visages cinglés de grésil
piquettes brûlantes
la flambée du soir
et le grog au rhum

Quant, au six janvier, l'amorce d'un redoux vadrouille de bouche à oreille, les chaussées sont à sens unique. Le centre-ville, tronçonné en trois parties distinctes par des ponts, attend la crue à venir. Les cascades étouffent sous cristaux et glaçons, le petit torrent au long de l'Impasse du Prieuré semble boucher, calfeutré sous un manteau d'acier.

marchés de fêtes
Place Victor Hugo ... Place Pasteur
l'Île n'a guère d'étals

Il pleut. Doucement. A peine une pointe feutrée sur les vitres. Jour après jour, s'opère une infiltration invisible. De toutes les rues sur le pourtour de la cuvette, l'eau accumulée emporte la couche de verglas couchée sur le macadam. Monde glissant, monde flottant, la calotte s'ouvre une voie vers les derniers remparts de l'humain, les ponts !

jeux d'eau
eau broyeuse de glace
chocs

Visages tendus. Au-delà des ponts, la neige, encore. A pas de loup, elle s'échappe des terres du lycée, des Promenades, de la rue des Hautes Ardoises, du Haut Rouet, puis du Bas Rouet, de la Ruelle aux Loups, entortille la confrérie des neiges du square Saint-Nazaire. Gradin après gradin, sa fatale débauche dans l'Impasse du Château. Les bancs de neige du bas s'affaissent sur la banquise de la rivière, dévalent l'escalier du Plain. Marronniers, cytises du petit square... La rivière s'éveille, gonfle, balafre ses rives, court sur elle-même... D'un pont à l'autre, d'un autre encore, encore d'un autre, une grande marée s'épand. Encerle l'Îlot Notre-Dame et les jardins de la ruelle de l'église. Flots dévergondés, ravageurs. Culbute finale inexorable. Par tous les murs, quatre mètres quinze d'eau ! Bris d'ardoises, greniers défoncés. Des zouaves habitent les escaliers transformés en Mannikenpiece. Les bachelottes dégorgent, gargouillent, se taisent.

Rue Alexandre Dumas, rue de Guise, rue Racine, Quai Schramberg, où est la plume d'Emile pour décrire l'apocalypse ?

Englouties dans un mur de silence.

Remous en profondeur que nul n' imagine même pas.

L'église, elle-même...

Silence de pierre. Mon arrière-arrière-grand-père, Jean-Baptiste le suisse et sa hallebarde dresse l'oreille dans sa tombe, à l'écoute de chaque seconde.

dix-neuf cent six
le maître de cérémonie
 impuissant
 l'incendie de l'église
 en bois

Claire Gardien

Haïku

Marie-Noëlle L'hôpital

Un pâle soleil
Des patineurs sur l'étang
L'écharpe s'envole.

Véronique Dutreix

je protège
ma clématite
d'un manchon de sapin

Philippe Bréham

Parc au crépuscule
Une statue solitaire
En fige la lumière

A l'horizon
La lumière d'un train puis -
Le silence

Roland Halbert

La pluie à son pas
de petit cheval mongol...
Mes chaussures chantent

Brigitte Briatte

le grand océan
éclabousse les nuages
- encre de seiche

Marc Bonetto

Cri de la chouette
La forêt
Se perd dans la nuit

Claire Gardien

nuit de janvier
des pans de murs à cloche-pieds
à chaque coin de rue

rien que l'espace
jusqu'à l'aube
marcher sans feindre

Janine Demance

le bruit du vent
dans la cheminée
le chat ronronne

Cornel C. Costea

hiver argenté –
entrevoiant l'infini
le pèlerin aveugle

tes pas toujours plus rares –
sur la cime enneigée
seule la Grande Ourse

Cezar Ciobica

A l'aube -
le grand-père lit sans cesse
des nuages de neige.

Une araignée exigeant
l'étoile polaire -
fenêtre d'hôpital

Charles Traore

seul dans la rue glaciale
avec son bonnet et son écharpe
mon bonhomme de neige

Mike Montreuil

une fissure
entre les nuages
la froideur de la lune

Nicole Gremion

Il n'en finit plus
de délayer ses ombelles
l'hortensia bleu.

Noires sont les ombres
de la fleur du magnolia
et du blanc nuage.

Tant d'ailes d'oiseaux
pour supporter les nuages !
- Pluie d'étourneaux.

Patrick Somprou

Soleil éclatant-
Pour bien finir l'année
Pleurer de joie !

Hiver précoce
De la mort chaque jour
Au petit déjeuner

En ce matin
De premier de l'an
Me réveiller enfant !

André Vézina

vent du large-
sur le rivage un vieux pêcheur
dos à la mer

Maryse Chaday

en vis-à-vis
mes deux pendules
leur tic-tac aussi

sifflement aigu
de la bouilloire détartrée
le jour disparaît

Martine Brugière

le soleil d'hiver
passant sur l'ordinateur
repose mes yeux

le maigre courrier
plein de vœux publicitaires
relus avec soin

Keith A. Simmonds

un soupçon de pluie
sur la terre brûlée ...
odeur de sécheresse

une lanterne
au-dessus du village ...
la pleine lune

Adrien Pelletier

Dans l'aube argentée
Odeur de foin coupé
Un chien à mes pieds

Détour de la route
Une forme s'arc-boute
Agonie d'un serpent

Le cri des mouettes
Le bruit des vagues aussi
Et puis rien d'autre

Maria Tirenescu

Pluie vers le soir –
entre les branches rares
la dernière pomme

Un jour, grand-père jette
quelques pommes rouges et gelées –
une grive litorne arrive

Mireille Pellicer

lessive de blanc
tout feutrés
leurs rires dans la neige

lendemain des rois ~
bling ! au fond du tambour vide
une fève brille

Instants choisis

Le cri des mouettes
Le bruit des vagues aussi
Et puis rien d'autre

Adrien Pelletier

Ce haïku est confondant de simplicité ! Il est un coup de sabre dans le ciel bleu ; il est un éclair qui précède de loin le tonnerre, et de plus loin l'annonce...

Il fait penser à la théologie négative occidentale du haut Moyen-Âge ou au *neti neti* de l'*advaita vedanta* : le *ni-œci ni-cela* désigne la dissolution de ce qui est contraire à la lumière de l'Esprit, à la lumière de la Nature... Ne sachant pas ce qu'est la Lumière, la conscience avisée sait au moins ce qu'Elle n'est pas, et biffe d'un revers de main l'illusoire. Dès lors, qu'advient-il ?

La simplicité du tercet tient dans « l'alchimie » homologique des images sonores suscitant des images visuelles. Contigus, les deux adverbes « aussi... Et puis » renforcent la sensation d'immuabilité des vagues et des ailes vivement suggérée. En effet, les images semblent se générer d'elles-mêmes : ici, nulle habileté ou laborieuses constructions, nulle rouerie émotionnelle ou recherche d'effets ! La perplexité ou l'innocence éveillée d'un regard s'énonce : images sonores et visuelles se mêlent l'une l'autre comme si de rien n'était.

Les deux premiers vers se superposent et se fondent. Ils vont crescendo et se font l'écho du ciel et de la mer : il en émane une unité de sons et d'images. Chaque modulation est à sa place ; chaque inflexion enrichit la précédente tout en restant unique.

Les trois vers indépendants les uns des autres sont en subtile interaction : le *kireji* se place sûrement après l'adverbe « aussi ». Or une respiration se fait entendre au terme de chacun d'eux. Et dans ce souffle concentré, dans cette suspension entre deux cris et deux vagues, c'est la plénitude indivise du ciel et de l'océan qui fait loi ; c'est l'indéchiffrable chant du silence qui fait voix.

Le poème nous tient en haleine et dans l'inouï du mystère nous saisit. L'adverbe « et puis » se pose, juste après la césure, comme second pivot. C'est ainsi que bascule le sens pour amplifier la magie de l'image. C'est ainsi que deux petits mots révèlent la force du verbe...

Inattendu, le troisième vers est un couperet ! Il nous absorbe dans un vaste espace. Il recèle un jeu de résonances où l'avant et l'après ne sauraient être...

Olivier Walter



Senryû

André Vézina

devant le feu
je me demande si elle m'aime
j'ai froid dans le dos

barrière d'embarquement
on me déshabille
sans même me toucher

la veuve du pompier
brûle d'un amour ardent
pour feu son mari

Philippe Bréham

Depuis des jours
Ma femme se fait belle
Pour un mariage

Roland Halbert

Le calendrier
des « dieux du stade » est sorti.
– Je rentre mon ventre !

Marc Bonnetto

Ventre à l'air
La truite Hésite
entre deux eaux

Herbe coupée
Le jardin
Sans une fleur où se cacher

Véronique Dutreix

la neige sur les toits
me fait voir
les maisons bancales

betteraves toupies
lourdes d'été, mes paumes
rougies

Patrick Somprou

le vent ride l'eau-
Combien de chutes de feuilles ?
combien d'arbres en fleurs?

Anniversaire-
sous la guillotine
60 ans au panier !

Maryse Chaday

dans les prés,
m'apprenant la lenteur
la démarche des vaches

Tempoésies

Aidé d'une canne
je marche plus vite que mon chien
qui boîte sur trois pattes

Avec mes os usés
puis-je encore sauter à la corde ?
j'en prends le risque

Nous avons reçu 77 haïku de 27 auteurs et avons retenu 35 tercets.
Nous avons reçu 23 senryû de 10 auteurs et avons retenu 14 tercets.
La répartition des haïku et des senryû dans leur rubrique respective relève
du choix des auteurs.

Renku *Jūnichō* (renku de 12 strophes)

Les raisins sont mûrs

1.

Soleil d'octobre.
Il se délecte, le peintre :
les raisins sont mûrs
Anne-Marie

2.

A perte de vue les labours
seuls, voyagent les corbeaux
Marie-Ange

3.

L'amoureuse s'affaire...
Fins duvets dans la couette
le rose aux joues
Marie-Louise

4.

à la lueur de la lune
des ombres allongées
Sophie

5.

Sur les hauts plateaux
neige et brouillard se fondent
Il neige à nouveau
François

6.

Les pieds au chaud dans les bottes
Une trop petite, une trop grande
Denis

7.

Pollution urbaine
la pluie dégrasse le toit
pendant mon sommeil
Sophie

8.

Dans un écrin de bitume
les fleurs du prunus s'ouvrent
Pierre

9.

Délicate,
les mains dans la terre
elle plante les graines
Denis

10.

Du sol à l'arbre, svelte,
un écureuil gourmand
François

11.

Renku de l'année...
Entre 'hokku' et 'ageku'
les strophes comme des perles
Marie-Louise

12.

autour d'une pastèque éventrée
chapelet de guêpes furieuses

Sophie

composé par Denis Aubert, François Bartoli, Sophie Cattaneo, Pierre Fousse, Marie-Ange Mirguet, Marie-Louise Nolte-Nicolas, Anne-Marie Wolff pendant l'atelier d'écriture 'haïku' (Saison 2009-2010) animé par Dominique Chipot à la MJC Pichon de Nancy.

Un petit tour chez les Anciens

ivre je m'endors
au milieu des œillets en fleurs
sur une pierre

Bashô

La beauté abrupte d'un haïku se révèle d'elle-même : elle est semblable à l'éclosion d'un bouton de fleur.

Tient-il de notre faculté de faire éclore le bouton ?

Peut-on imaginer le frapper, le triturer, le secouer, l'ouvrir pour qu'apparaissent couleur et parfum ? Nos mains déchireraient les pétales et nous les foulerions aux pieds dans la poussière...

Chez Bashô, l'ivresse est le gage d'une narcose naturelle. On doute fort qu'il se soit saoulé au saké ou qu'il ait ingéré quelque plante hallucinogène. Non ! L'ivresse est ici l'acmé d'un sentiment de joie et de plénitude ; elle est la volupté même d'une âme qui savoure les délices de la création. Cette ivresse est le fruit d'une vision directe : elle montre que pierre, fleur et Homme procèdent d'une unique Matière et d'une seule Essence. Elle est ce vertige qui tournoie au centre immobile du mouvement.

L'ubiquité de son regard répond à une équanimité du cœur. Cette attitude intérieure dépasse le simple jeu des perceptions, fussent-elles aiguës.

Par le souffle du mystère, le bouton de fleur se déploie et sa fragrance trahit un secret. Le « sommeil » de pierre de Bashô le déchiffre...

L'attention aigüe du haïjin renvoie à la grandeur d'une noble austérité. Les œillets odoriférants stimulent ses sens et nourrissent son cœur au point que sa tête s'abandonne : le Désir de l'Homme devient ce point de rencontre entre les êtres où seule affleure la sève. Le poète regarde un aspect du monde et ce monde lui livre sa substance-mère...

Dans un infime périmètre, le végétal et le minéral dévoilent leurs saisissants contrastes, et l'esprit en alerte se vit fleur parmi les fleurs.

Le somme de Bashô s'apparente à celui de cette Conscience en possession d'elle-même, distante de l'état de veille, de rêve et de sommeil... Cette sieste est comme la danse de l'abeille qui s'enivre dans

la fleur-sabot de sauge, en hommage au soleil.

Bashô est un poète qui pose sa vêtue au pied de la Nature. Il chemine nu sur l'étai du monde et fait d'un chaos un cosmos.

Olivier Walter

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1100 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Janvier 2011

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot